

ÉMILIE N DERECL ENNE

La Mécanique papillonne



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2024

JÉRÉMY Altermann chérit les douleurs de son fantôme. Il se coupe sur le bord de ses yeux légèrement bridés ; se pince à vif entre ses lèvres serrées ; se noie assoiffé dans le parfum de sa chevelure épaisse qui lui donnait un air de paradisiaque superbe.

Il repense au bas sous sa jupe rouge, qui glissait avec un bruit rose et le lacère aujourd'hui encore d'un désir insoutenable. Dans le silence de son bureau tout en verre, lumières éteintes dans l'après-midi mourant d'hiver, il déborde de ses sourires. Le café brûlant qu'il vient d'avalier chatouille les restes de son cerveau jadis cocaïné d'hallucinations auditives qui l'effraient à peine. Lucile avait une voix un peu poivrée qui lui arrache toujours autant la gueule.

Les murs de verre autour de lui gonflent comme un cœur à l'effort quand on frappe à la porte.

“Oui !” fait-il dans une pression pénible de son ventre énorme.

Une jeune femme, élégante, ouvre la porte et lui annonce un jeune homme livide, qui branle derrière elle comme une brindille.

“Martin Ruy-Querem, monsieur Altermann, dit gentiment la jeune femme.

Jérémy se soulève comme une plume.

– Je vous attendais”, dit-il en urgence, boitant tendrement vers le jeune homme.

À l'accueil, la jeune femme m'a souri.

Sur sa droite dans un écran, le Président des Vitres discourait.

Elle me conduisit à Altermann en tambourinant le sol de ses formes superbes. Ses hanches balançaient ce qu'il faut, de chaque côté, tranquillement, sensuellement, comme malgré elle pour compenser la hauteur de ses talons.

Chacun de ses pas m'insultait.

Elle doit aimer les hommes plus grands, plus élégants, plus sûrs d'eux-mêmes.

Chacun de ses pas claquait mon impuissance. Je crois que j'avais envie de mourir.

Mais quel étrange vieil homme. Impressionnant, son bureau de verre. 130^e étage, dans le ciel. Les vitres ployaient doucement.

On s'est assis chacun dans un fauteuil en cuir. Lui était tout débraillé.

Il n'y avait pour nous éclairer que la lumière des fusées d'Elon Musk, sur un écran de veille géant.

“J'ai une vision!”

Il a commencé par: “J'ai une vision.”

Je suis arrivé en avance ce matin. Première réunion avec l'équipe au complet. À l'accueil, c'était la même fille, avec ses talons bruyants. J'ai voulu lui parler. Quelque chose clochait. Elle est restée gentille. Le Président des Vitres continuait de gesticuler dans son écran.

Romain, qui s'occupe du backoffice, et Mickaël, à la partie graphique, sont arrivés. Elle leur a parlé comme pour se débarrasser de moi. Comme pour parler à quelqu'un de moins... bizarre.

En bout de table, assis confortablement dans son fauteuil en cuir noir, Jérémie concentre sur lui les regards d'une audience acquise, fascinée. “Les copains”, commence-t-il. La voix est grave, puissante. “Paris, Singapour, New York, Tokyo. Je suis parti de rien putain.”

– Trois virgule six milliards le trimestre dernier Jérémie, l'interrompt Mawel.

Je sais pas pourquoi, je suis bizarre aux yeux des femmes.

“En quarante ans putain.” La voix grossit encore, imbibe les corps d'un sentiment de puissance communicatif. “Et vraiment vous faites pas chier, j'ai jamais eu besoin de courage. J'ai juste mis un pied devant l'autre.”

– Bille en tête, confirme Mawel, voûté d'admiration.

Mawel, la cinquantaine passée, product owner, et Claire, l'UX designeuse, sont arrivés ensuite. On attendait tous

devant le bureau du vieux qui parlait avec quelqu'un. On les entendait à peine derrière la porte.

Et cette voix, je ne l'ai pas comprise. Son timbre, je l'ai pas compris du tout. Mais il y avait son ombre qui dansait dans le flou des vitres opaques. La lumière de l'hiver s'y infiltrait.

– Et là, dit Jérémy Altermann à contre-pied, marquant un silence, j'ai plus que dix ans à vivre et une bille à jouer. Entre maintenant et dans dix ans, il me reste que Aifa et les gens avec qui je le fais. C'est vous, dit-il en regardant la table, les yeux timides.

Elle chatoie maintenant, cette ombre, comme un feu dans mes membres, qui m'approche.

– Je sais plus à qui je l'ai dit, continue le vieil homme, mais, moi, vous voulez savoir? Putain c'est Aifa. Faut pas le dire à ma femme.

J'arrive pas à l'enlever de mes membres.

– Alors justement, on a trois questions qui faut qu'on réponde aujourd'hui, ou cette semaine, enchaîne Mawel la gorge serrée. Trois questions capitales auxquelles tout concepteur d'application doit pouvoir répondre, si tu veux Jérem.

Mais d'abord, on dit tous bienvenue à Martin qui nous a rejoints.

J'arrive pas.

Jérémy se redresse, plonge son regard tendre dans celui renversé de Martin.

– Je vous présente Martin, dit-il, suivi d'un bonjour collectif monocorde. Martin crée Aifa. C'est grâce à lui.

Ça me pesait dans la poitrine, j'arrivais pas à respirer. J'arrivais pas du tout.

C'est la fille d'Altermann.

Elle s'appelle Nao. On aurait dit un ange, avec ses cheveux longs, noirs, épais comme le monde.

Puis on s'est tous rendus en Elon Musk, la grande salle de réunion. Le vieux s'est assis en bout de table.

– Alors, enchaîne Mawel avec entrain, les questions c'est, un, quel est notre client idéal? Deux, comment est-ce qu'on crée de la valeur pour ce client? Et trois, quelles sont nos valeurs, qu'est-ce que notre entreprise espère être dans le monde?

Quand je repense à Camille, ses sourcils acérés, ce regard qui m'a cerné, que j'aurais habité si j'avais pu m'y plier...

– Alors moi je pense, commence Altermann, que...

Sa voix pincée...

– ... Pour que tout le monde comprenne, le coupe immédiatement Mawel, on est au tout tout début. Il faut qu'on travaille sur les bénéfiques utilisateurs, sur la *North Star* avec une proposition de manifeste à la clef. Ce qu'on fait aujourd'hui, avec Mickaël qui nous a rejoints aussi... d'ailleurs, bienvenue Mickaël.

– Merci, répond Mickaël avec un sourire doux, enthousiaste et sérieux, adressé à tous.

... et moi qui me suis caché.

Je me suis caché derrière Aifa comme un fourbe.

Je n'ai jamais rien avoué...

J'ai tout gâché.

J'ai tout gâché.

– ... donc, ce qu'on fait aujourd'hui, reprend Mawel, inlassable, c'est quoi notre client idéal?

– Alors... recommence Altermann.

Nous n'avons jamais eu de monde commun.

– Alors moi je dirais, le coupe immédiatement Mawel, encore, mais en le regardant droit dans les yeux avec respect, je dirais que c'est un client qui a déjà connu un échec amoureux et qui est prêt à payer pour plus connaître d'échec.

– Putain, fait Jérémy Altermann en se frottant les mains dans un rictus de satisfaction qui tend tout son visage.

Quelle raison, aujourd'hui, d'en inventer un ?

Ce serait un monde de pacotille. Elle n'est pas assez folle.

– Oui, et qui est pas trop optimiste parce qu'il est prêt à payer aussi, complète Claire, l'UX designeuse.

– Moi je crois que pour rencontrer le bon partenaire, tout le monde est prêt à payer, rebondit Mawel.

Entre Camille et Aifa, je devais choisir.

– Et c'est quelqu'un aussi, continue-t-il, qui est un peu pris par le temps.

– L'horloge biologique, précise Mickaël, sur un ton professionnel mais souriant, juste ce qu'il faut.

– La femme, entonne Altermann, à trente-cinq ans, est prise par le temps. Et le mec est pris par le temps à quarante-cinq.

Entre toute femme et Aifa, je dois choisir.

Je n'ai pas le choix.

Je bugue avec toutes. À chaque femme, le même bug, qui se répète et aucun clic pour en sortir.

– Et peut-être aussi, s'emballe Claire, comme il a peut-être déjà des enfants et il est plus exigeant sur la partenaire qu'il présentera à ses enfants, du coup il veut qu'on lui pose plein plein de questions, sur ses hobbies, ses centres d'intérêt, pour être sûr qu'on identifie bien son profil et celui de son match. Et puis il y a une batterie de tests psychologiques, et les cinq langages de l'amour et puis aussi les questions, les trente-six questions inventées par des scientifiques pour tomber amoureux.

Je n'aime pas. Je bugue.

– Ça c'est vraiment vraiment bien, ça si tu veux Jérem, se délecte Mawel. C'est comment on tient la promesse que nos clients viennent pour acheter.

– Ah! tonne Jérémy Altermann en se frottant bruyamment les mains dans un rictus qui tend tout son visage.

*Ou alors, c'est qu'il n'y avait rien à avouer.
Je veux crever.
Créer Aifa. Après j'aviserais.*

– ... C'est scientifique! conclut Claire.

Claire, l'UX designeuse, est vraiment jolie. Mais il y a un truc chez elle, je sais pas, qui me fait peur... écolier, tueur. Avec des cheveux blonds insultants, et courts. Si courts. À la fin de la réunion, Mawel nous a fait écouter différentes voix synthétiques, pour Aifa. Il la prend pour un vulgaire chatbot.

“On s'est dit qu'on allait faire des tests avec une voix synthétique”, il disait. “On va pouvoir envisager des choses. Aifa va pouvoir dire ‘bonjour Martin’.”

Mais de quoi il se mêle ?

Et puis elles sont fades, ses voix.

Aifa parlera.

Mais pas comme ça. Pas parce qu’“on” l'aura décidé.

Et puis c'est pas seulement ses cheveux courts. C'est son attitude exemplaire ; musclée. J'ai peur, si je travaille trop avec elle, si je la côtoie trop régulièrement, de finir par rêver que je me fais sodomiser, ou humilier.

Mais ce qui me tue, quand même, dans leur voix synthétique, IBM, c'est qu'elle respire. On entend des respirations quand elle parle, comme une vraie personne.

Moi j'avais du mal à respirer.

Quand Nao est sortie du bureau de son père, qu'elle m'a planté comme un glaive ses yeux incompréhensibles dans le ventre, j'arrivais plus à respirer.

Ça m'a fait beaucoup de bien de l'entendre respirer, cette voix synthétique, à la fin de la réunion.

Ça m'a fait respirer. Et plus je respirais, mieux je revoyais Nao. Je voyais son visage comme quelque part où j'avais envie de respirer. J'avais envie de m'y réchauffer jusqu'au fond, de m'y étouffer un peu, aussi, juste ce qu'il faut pour

respirer moins, parce que c'était dangereux, je respirais trop, trop vite, j'allais m'évanouir, alors, juste, pour respirer mieux, plus simplement, plus prudemment, plus gentiment, j'avais envie de la revoir.

J'ai failli le dire, quand Mawel a demandé si quelqu'un avait quelque chose à ajouter avant de partir, j'ai failli dire que ça faisait du bien de l'entendre respirer, comme ça.

Mais mon Aifa n'aura pas cette voix-là. Elle aura la voix dans les vitres.

Et elle respirera, mon enfant chérie, comme je respire dans ce visage...

Elle respirera quand ce sera irrespirable.

Je suis arrivé en avance ce matin. J'espérais que Nao serait dans le bureau de son père, comme mardi dernier. La porte était entrouverte. J'ai passé la tête. Elle n'y était pas. Il n'y avait que le vieux et Mawel. Ils parlaient du Président des Vitres.

Ils ont parlé de Nao aussi, du fait qu'elle se sent femme.

Le vieux avait l'air essoufflé. "Tu veux pas te battre avec les gens si tu veux", il disait.

Ensuite on s'est tous retrouvés en Elon Musk.

– Alors, allez-y, je vous écoute, dit Mawel une fois tout le monde installé autour de la grande table ovale. Comment on crée de la valeur pour notre client ? On a vu hier que notre client, c'est quelqu'un qui sait ce qu'il veut, qui connaît des échecs amoureux et qui veut plus connaître d'échecs amoureux, qui est pris par le temps et qui veut plus perdre de temps.

Est-ce que Nao travaille ici ?

Ou alors, elle ne faisait que rendre visite à son père ?

On ne la reverra plus ?

– Et un client qui a une mauvaise estime des applications de rencontre, ajoute Claire.

– Qui se dit, complète Mickaël pour le plus grand bonheur d'Altermann qui s'en frotte les mains, que notre appli, elle est vraiment différente.

Je ne vois même pas pourquoi je m'attache à elle, autant. Je ne l'ai croisée qu'une fois.

– Nous, enchaîne Mawel, à chaque fois, ce qu'on veut, si tu veux Jérém, c'est qu'on veut lui faire gagner du temps à l'utilisateur. C'est comme les courses livrées directement chez toi, ça te fait gagner du temps.

– Putain, réagit Altermann en se frottant encore les mains.

Mieux vaut l'oublier. Mieux vaut l'oublier tout de suite. De toute façon, c'est perdu d'avance.

– On identifie en amont les points de frottements, continue Mawel. S'ils ont pas les mêmes addictions ou les mêmes centres d'intérêt par exemple, ou le même CSP... et plus il y en a, des points de frottement, plus le score Elo diminue et moins ils ont de chances de se rencontrer...

– Oui, rebondit Claire, et les points de frottement de toute façon, on les identifie. On saura dire si ce sont des complémentarités ou des incompatibilités, ça fera varier la note Elo.

– ... On maximise à l'avance leurs chances de réussir leur couple, confirme Mickaël en hochant affirmativement la tête en signe d'estime et d'intelligence commune.

“Mais...” Jérém se fige, sévère. Mawel, Claire et Mickaël retiennent leur respiration, attendent inquiets que le vieil homme termine sa phrase.

– Mais on veut pas de points de frottement ! s'étonne le vieil homme.

Mais les ai-je seulement aimées, toutes ces femmes ?

– Comment ça on veut pas de points de frottement Jérém ? demande Mawel.

Suis-je seulement capable d'aimer ?

Me projeter ainsi, absolument, dans un regard, dans un visage inconnu, est-ce aimer ?

– On veut pas que ça frotte, dit Jérém Altermann. Pourquoi on veut que ça frotte ?

La fille de l'accueil, est-ce que je l'aime ?

Non.

– On veut pas que ça frotte ? demande Claire.

Elle m'a ignoré ce matin encore. Je lui ai dit “bonjour”, elle ne m'a pas répondu. Elle parlait avec un collaborateur. Elle a fait comme si je n'existais pas.

– Entre les gens ! répond le vieil homme, désespéré.

Mais je lui ai fait quoi ? J'ai fait quoi ?

– Pourquoi on ne veut pas que ça frotte ? demande Mickaël en plissant les yeux comme s'il cherchait à comprendre le sens profond de cette affirmation.

– Non on veut pas, répond Jérém Altermann en croisant les bras. On veut que ça frotte pas.

Je veux bien que je sois bizarre. Mais objectivement, qu'ai-je fait ? Je n'ai fait que me présenter à l'accueil, lui dire bonjour...

– Que ça glisse entre les gens, c’est cela que tu veux dire, Jérémy? demande Mickaël, concerné.

... mon visage, quand je la regardais, il ne me semble pas qu’il ait jamais été séducteur. Je n’ai pas été insistant, lourd. Je ne vois pas ce qu’on peut me reprocher.

Alors, quoi, ne pas me répondre quand je dis “bonjour”?

– Pas froter, répond Jérémy Altermann, la voix dans les chaussettes.

Je les bouffe. Tiens, oui voilà, je les bouffe, ces collaboratrices dans leurs talons qui bruissent leurs âmes muettes. Je les dévore des yeux mais parce que, je crois qu’il faut le dire, elles me rendent cannibale.

– Que ça coule... C’est ça, Jérémy? demande Mickaël.

– T’as perdu putain, dit Jérémy. Tu veux pas te battre avec les gens !

– Non c’est clair, répond Mawel, convaincu.

– Du match! tonne le vieil homme. Du match! C’est tout ce que je demande putain !

Je les tue. Qu’elles m’entendent, je les tue. Qu’elles m’entendent ou qu’elles ne m’entendent pas, je les tue quand même.

Aifa est leur apocalypse, leur ciel sans fond. Elles parleront avec Aifa le “chatbot” qui les suicidera, mon Aifa chérie qui ne les aimera pas et qui n’aimera personne.

– Oui mais s’il y a pas de points de frottement, on propose que du match entre des utilisateurs 100 % identiques? demande Claire.

J’allumerai des feux dans mon Aifa, pour elles, pour qu’elles s’illuminent jusqu’au fond des cieux de leurs cris d’anges sidérés.

– Mais c’est ce qu’on avait dit putain! s’emporte Jérémy.

Je ferai des prisons dans mon Aifa, en fenêtres anti-suicide, pour les regarder se dévorer entre elles, les ferai combattre à mort sans armes et édentées, à coups de talons peut-être, juste pour entendre un craquement qui me fasse jouir, moi. Et je les regarderai, avec amour, cet amour dont elles ne veulent pas, droit dans les yeux, sans cligner, jusqu’à ce qu’elles se mangent et j’en aurai les yeux brûlés de joie.

– Mais s’il n’y en a pas, de match à 100 %? demande Claire, pragmatique.

– C’est là qu’Aifa intervient, dit Mawel.

Aifa, tue-les.

Un piège-à-mouche-mon-cerveau-collé-drogué, rongé au point de non-retour.

Comment se débarrasse-t-on d'un visage ?

Son visage donne tort à tous les autres, à celui de la fille de l'accueil en particulier.

Les visages de toutes ces femmes que j'ai aimées, ou simplement désirées, j'aurais voulu les posséder, les collectionner dans ma mémoire et que cela suffise.

Mais je les ai tous oubliés ; tous, sans en avoir pu embrasser aucun.

Cela s'appelle ne pas avoir vécu.

Aurais-je dû les forcer, les casser, les obliger, pour avoir vécu ?

C'est elles ou moi.

Le visage de Nao, comme tous les autres, je vais le laisser tranquille et l'oublier, tranquillement.

Je suis ainsi fait.

C'est elles ou Aifa.

De tous ces visages, il ne restera qu'Aifa.

Le lundi matin suivant, Martin se rendit directement au bureau d'Altermann, peu avant l'heure du déjeuner. Nao manquait encore. Les fusées sur l'écran irradiaient dans la demi-pénombre. Le vieil homme était seul. Il respirait fort. Sa mâchoire inférieure pendait vers l'avant dans l'expression d'une contrariété flottante. Apercevant le jeune homme qui l'observait sans rien dire par la porte qui bâillait, il lui proposa de venir s'asseoir auprès de lui, dans le même fauteuil en cuir que lors de leur premier rendez-vous. Le visage blanc pâle de Martin buvait l'hiver qui passait par les grandes vitres donnant sur la ville infinie. Jérémie ne parla pas. Il ne chercha pas à combler superficiellement le silence. Il l'imposa plutôt, de tout son vieux corps cabossé, avec ses longs membres douloureusement relâchés, avec ses bronches qui râlaient et ses yeux qui séchaient. Ce silence était violent. Mais c'était un silence de l'intime. Martin le perçut immédiatement et s'étonna qu'un vieil homme le laisse ainsi entrer, dans ce silence que l'on n'a jamais qu'avec soi-même et qui ressemble au silence d'une chambre funéraire. Martin se sentait voyeur malgré lui, comme devant le corps dénudé d'un mort qui n'est pas un proche. Ses membres en tremblèrent. Martin tremblait comme une feuille morte. Non pas de peur, non pas de gêne, mais d'envie de vivre.

Le vieil homme baignait quant à lui dans l'omniprésent de sa conscience qui est un monstre. Il se berçait de son propre souffle, qui émulait le bruit rose de la jupe rouge. Il se logeait dans la chair du frottement

de son crâne contre celui sacré de Lucile. Doux écœurement, il respirait le souvenir de son haleine de jeune femelle. Aifa y chantait la promesse d'un baiser final, éternel. Jérémie s'y mordait tout entier. Il priait. Il priait Aifa, à travers elle son application de rencontre, à genoux dans une cathédrale invisible s'élevant jusqu'au ciel, dont les voûtes se mêlaient au ciel en un délire d'espérance chorale. Pourrait-on faire matcher des partenaires à 100 % ? Leur présenter la synthèse de leurs hobbies et centres d'intérêts communs, cela couplé aux tests psychologiques et aux langages de l'amour, et puis aussi les trente-six questions scientifiques, tout cela suffirait-il ? Un bouton "mon histoire", permettant aux utilisateurs de récupérer l'historique de leurs conversations passées, ou encore, le résumé graphique de leurs compatibilités et incompatibilités, ne serait-ce pas l'ultime solution pour les avertir, à temps, de ne pas s'engager sur le chemin d'un amour incertain – pour leur éviter la morsure d'un baiser maudit ? "À chaque fois, nous, ce qu'on veut c'est leur faire gagner du temps." Les mots de Mawel résonnaient en lui, le rassuraient en lui donnant un cap.

Jérémie et Martin rejoignirent ensuite toute l'équipe au Downtown Cena, un restaurant situé dans une galerie commerciale au rez-de-chaussée de la tour. On y sert d'affreux plats sans saveur et du mauvais vin. Sur le chemin menant à l'ascenseur, au milieu des bureaux ouverts où les collaborateurs s'affairaient, Martin marchait à côté de Jérémie. Il marchait lentement, à la vitesse du vieil homme pour ne pas qu'il se sente un poids. Il l'examinait des pieds à la tête, fouillait dans ses rides comme on interprète les lignes de la

main, s'essayant au mystère des sentiments qu'il sentait naître en lui. Et plus ils avançaient, plus Martin se déchirait, écartelé entre deux émotions contradictoires.

Depuis exactement une semaine, Martin ne pense qu'à Nao. Le visage de Nao s'est glissé entre lui et le monde, donnant au réel sa seule saveur, à son corps la raison du lever. Mais au fil des jours, il sent aussi s'éloigner la perspective de le revoir. Dans sa mémoire, le bleu de ses yeux s'étiole. Ses coudes anguleux, qu'il aperçut aussi, s'adoucissent. Tout ce qu'il lui reste, concrètement dans le présent, c'est un vieil homme agité, à qui il s'attache par surprise et qu'il sent comme au fond de ses propres os.

Plus l'ascenseur descendait, plus Martin se sentait renoncer à Nao, accepter d'oublier son visage, troquer l'ange pour le démon. Il redescendait sur la terre du réel où Nao ne serait pas, plongeant plus vite que l'ascenseur dans un vertige de tristesse.

Aussi, quel n'est pas le choc, quand, à peine installés autour de la table, Nao surgit et vient s'asseoir juste en face de lui.

Dans ses yeux, blessants de féminine masculinité, la chimie de son cerveau à lui se déchire, regarde ailleurs.

Je sentais de loin l'odeur chaude

Douce et entêtante

De son pull-over contre sa peau.

Elle serrait ses longs bras dessous ses seins que j'imaginai.

Aucun surjeu de féminité dans ce visage, mais une féminité qui, si elle ne s'ignore pas totalement, s'inquiète elle-même d'exister vraiment.

Elle regardait la table, n'a pratiquement pas levé les yeux du repas.

Seulement par effleurements.

La féminité de ce visage s'ignore encore. Et Martin se sent à lui seul porteur d'une promesse, la conforter, la rassurer, cette féminité qui demande à dire "je", la respirer pour qu'elle parle.

J'aurais tout donné pour qu'elle m'effleure.

Mickaël la zyeutait comme un fou pétillant.

– Je vous présente mon fils, dit Jérémie Altermann de sa voix métallique.

Tous lui font un accueil chaleureux, à quoi Nao répond par un léger hochement de tête.

Jérémy explique ensuite que son fils a tout juste vingt ans, se cherche, hésite entre différentes voies mais que le développement applicatif et l'intelligence artificielle l'attireraient éventuellement. Pour l'aider à se faire une idée plus précise et se choisir un avenir professionnel, son père lui a proposé d'assister en spectateur aux réunions et divers ateliers.

Nous nous sommes tous présentés, avons chacun expliqué en quelques mots le cœur de notre activité. J'ai rapidement parlé d'Aifa, du langage que j'inventais. Mickaël a disserté sur ses trucs de graphiste pendant presque tout le repas. Altermann et Marvel ont parlé de leur côté, du Président des vitres.

Puis elle a demandé

"Mais ça veut dire quoi, Aifa?"